

Marie-Aude Murail

# SAUVEUR & FILS

saison 2



## *Le livre*

Au numéro 12 de la rue des Murlins, à Orléans, vit Sauveur Saint-Yves, un psychologue antillais de 40 ans, 1,90 mètre pour 80 kg.

Côté jardin, il mène sa vie privée avec Lazare, son fils de 9 ans, et il a quelque espoir de reconstruire une famille avec Louise Rocheteau et ses deux enfants.

Côté ville, Sauveur reçoit ses patients.

Parmi eux : Ella Kuypens, 13 ans, qui se travestit en garçon et chante Sans contrefaçon, de Mylène Farmer, devant son miroir ; Blandine Carré, 12 ans, qui se shoote aux bonbons Haribo et fait un tabac sur YouTube avec ses vidéos de poupées Pullip ; Gabin Poupard, 17 ans, qui est Elfe de la nuit dans World of Warcraft et qui squatte le grenier de son psy dans le civil ; Samuel Cahen, 16 ans, qui ne se lave plus mais s'étonne de collectionner les râteaux avec les filles, ou encore Alex et Charlie qui, comme leurs prénoms ne l'indiquent pas, sont deux jeunes femmes souhaitant avoir ensemble un bébé...

Décidément, les humains sont de drôles de gens.

*Un roman plein d'amour que l'on reçoit, que l'on savoure et protège comme un précieux trésor. Une lecture UNIQUE !*

*Blog Parfums de livres*

## *L'auteur*

Marie-Aude Murail : « Sauveur, c'est moi ! J'occupe à peu près son poste d'observation, en dialogue permanent avec la jeune génération, bousculée par les adolescents, perplexe aussi devant ce qui les envahit, les réseaux sociaux, les youtubeurs, les séries télés, la greffe du portable, mais intéressée, amusée et cherchant sans a priori à me faire une opinion. »

Marie-Aude Murail

# Sauveur & Fils

saison 2

*l'école des loisirs*

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>

*Mais alors, dit Alice, si le monde n'a absolument aucun sens, qui nous empêche d'en inventer un ?*

*Lewis Carroll*

*Précédemment dans  
Sauveur & Fils...*

**Sauveur Saint-Yves** est psychologue clinicien à Orléans.

Parmi les patients que nous retrouvons dans cette deuxième saison, il y a :

**Margaux Carré**, 14 ans, qui se scarifie et qui a fait une TS, tentative de suicide dans le jargon des psys ;

**Blandine Carré**, la sœur cadette, diagnostiquée hyperactive ;

**Ella Kuypens**, 12 ans, qui préférerait être un garçon et s'appeler Elliot.

**Gabin Poupard**, 16 ans, en voie de déscolarisation ;

**Alexandra Augagneur**, mère de trois enfants, qui vient de quitter son compagnon pour se mettre en couple avec une jeune femme...

Mais Sauveur a aussi une vie privée. Né de parents antillais, il a été adopté par un couple blanc en mal d'enfant. Ses copains d'école à la Martinique l'appelaient Bounty parce qu'il était « noir au-dehors et blanc au-dedans ». À 28 ans, il a épousé Isabelle Tourville, descendante des planteurs qui pratiquèrent l'esclavage sur l'île. Isabelle décède tragiquement en 2010, lui laissant un petit garçon à élever, Lazare.

**Lazare Saint-Yves**, qui a désormais 9 ans, a pour ami Paul, dont les parents sont divorcés. Sauveur fait la connaissance de Louise Roche-teau, maman de Paul (et aussi d'Alice, 13 ans), et tous deux tombent amoureux.

*Semaine du 7 au 13 septembre 2015*

Un petit jeune homme, dont la jambe droite trépidait d'impatience, était assis dans la salle d'attente de monsieur Saint-Yves. Très mince et encore peu développé, il flottait dans sa veste noire. Une chemise blanche et une cravate finement striée achevaient de lui donner un air de dimanche et fêtes. Ayant poussé un soupir d'ennui, le garçon se replongea dans sa lecture. Il tenait en main un vieux livre relié de la collection Rouge et Or. *François le Champi* de George Sand.

La porte s'ouvrit et une voix de basse murmura :

– Ella ?

Le petit jeune homme fit claquer son livre en le refermant. Tout bien considéré, c'était une jeune fille.

Elle suivit son psy dans le cabinet de consultation qui était en face de la salle d'attente et resta un instant debout à regarder autour d'elle.

– Ça fait drôle d'être là.

– Tu as passé de bonnes vacances ?

Ils se regardèrent, surpris d'être émus.

– C'était long, dit-elle.

Sauveur Saint-Yves était vêtu comme Ella d'une veste sombre et d'une chemise blanche. Mais la ressemblance s'arrêtait là. C'était un Noir athlétique de 1,90 mètre, avec un trait de barbe et de moustache lui encerclant les lèvres.

– Bonjour, madame Gustavia !

Ella fit deux pas et s'accroupit devant la cage posée sur une table basse. Comme il était 18 heures, madame Gustavia avait sa mine chiffonnée et ses oreilles rabattues de hamster mal réveillé.

– Elle va bien ?

– Elle mange tout et n'importe quoi. Quand elle était enceinte, je trouvais ça normal. Mais maintenant, c'est compulsif. Elle est boulimique.

– Il y a des psys pour hamster ?

– Oui. Il y a moi, répondit Sauveur, faussement sérieux.

– Quand je serai grand, dit Ella en se redressant, j'aurai un chien. Mes parents ne veulent pas d'animaux à la maison.

Sans relever l'accord de l'adjectif au masculin, Sauveur lui désigna un siège, et lui-même s'assit dans son fauteuil.

La reprise d'une thérapie peut être laborieuse après deux mois et demi d'absence. Ella cherchait un sujet de conversation tandis que Sauveur observait du coin de l'œil ce visage intelligent aux lèvres et aux arcades sourcilières fermement dessinées, à la peau très pâle et aux cheveux bruns coupés court. Huit mois plus tôt, la maman d'Ella, madame Kuypens, était venue consulter

avec sa fille pour un problème de phobie scolaire. Il s'était avéré en cours de thérapie qu'Ella, au seuil de la puberté, était perturbée par un secret de famille. Ses parents lui avaient caché qu'elle était née après la mort in utero d'un petit frère qui aurait dû s'appeler Elliot.

– Tu ne portes plus tes lunettes ?

– Maman m'a acheté des lentilles pour mes 13 ans.

– Ça va avec tes parents ?

– Moyen. Papa ne comprend pas pourquoi je continue ma thérapie. Pour lui, je suis « guérie ». Je retourne normalement au collège. J'ai même eu les encouragements au dernier trimestre.

– Félicitations.

– Non, les encouragements seulement.

– Félicitations pour tes encouragements.

Ils rirent du malentendu, et le silence revint. Sauveur chercha une autre ouverture.

– Et cette rentrée, ça se passe bien ?

– Ça va.

Ella prit une inspiration, baissa la tête comme si elle s'apprêtait à plonger. Et plongea.

– Je suis en 4<sup>e</sup> A. Je connais pas tellement les gens. Il y a un garçon qui s'appelle Jimmy et qui est un geek total avec les grosses lunettes, l'acné, l'appareil dentaire, tout quoi ! Je me moque pas. C'est juste... Bon, bref. Il ne parle que de jeux vidéo, il est à fond dans *Call of Duty*. J'y joue aussi. Alors, on a un peu discuté. Il a demandé à être mon ami. Sur Facebook, je veux dire.

Le garçon était devenu le 32<sup>e</sup> ami d'Ella. Puis il lui avait demandé si elle voulait sortir avec lui en MP.

– Sortir en MP ?

– Mais non ! Il m'a demandé en MP si je voulais sortir avec lui. MP, c'est la messagerie privée de Facebook.

Elle articulait comme si elle avait affaire à un sourd ou un idiot. Un adulte. Sauveur s'amusait intérieurement sans rien laisser paraître.

– Et tu as accepté ?

– Moi ? se récria Ella, les yeux exorbités. J'ai pas envie de sortir avec ce mec ! Avec aucun mec. J'ai pas envie de sortir. Toutes leurs histoires, là ! Arielle qui sort avec Élie, Ludivine qui est en couple avec Théo. Tu parles, il lui arrive à l'épaule ! Oh, un truc marrant que je voulais vous raconter : en classe de SVT, le prof trouve que les garçons parlent trop. Il a décidé de nous mettre par deux, une fille et un garçon, pour qu'il y ait moins de bavardage. Moi, il m'a dit de me mettre avec Sam.

– Et Sam t'a aussi demandé de sortir avec lui ? supposa Sauveur, qui avait une grande confiance dans le pouvoir d'attraction d'Ella.

– Ah oui, sûrement, ricana-t-elle. Sam, c'est Samantha. C'est une fille. Le prof m'a pris pour un garçon !

– Tu vas au collège habillée comme ça ?

– Quand même pas. Ça, c'est pour...

Elle laissa sa phrase en suspens et ses joues se teintèrent comme si une rose y déployait ses pétales. Sauveur comprit que le travestissement lui était réservé.

– Et un autre truc que je voulais vous dire. Pour le latin, on est regroupés avec les autres quatrièmes. J’ai fait la connaissance d’une fille de 4<sup>e</sup> C qui vous connaît. Alice Rocheteau.

Sauveur fit son « mm, mm » habituel pour se donner le temps de réfléchir. Devait-il ou ne devait-il pas admettre qu’il s’agissait de la fille de Louise Rocheteau, la jeune femme avec laquelle il projetait depuis quelques semaines de faire vie commune ?

- Vous êtes « ami » avec sa mère, insista Ella.
- Tu viens de passer en mode VP.
- Vépé ?
- Vie privée.

C’était un rappel de ce qu’était une psychothérapie, un lieu de paroles pour se soigner, pas un papotage entre amis. Ella, un peu vexée, bugga un moment avant d’enchaîner :

- De toute façon, je n’aime pas cette fille. Aucune des filles en latin. Elles se moquent de la prof dans son dos.
- Si je me souviens bien, c’était la prof qui te terrorisait l’an dernier.

Elle s’était même évanouie de frayeur en cours, et c’était ce genre de manifestation hystérique qui avait amené l’infirmière du collège à parler de phobie scolaire.

- Mais maintenant, j’adore madame Nozière ! décréta Ella, l’air extasié.
- C’est le nom de ta prof de latin ?
- Oui. Elle raconte trop bien : la vie à Rome, la mort

de Cicéron. J'ai même pleuré, parce qu'on lui a coupé la tête et les mains quand même ! Les autres filles se sont foutues de moi. Depuis, il y en a qui m'appellent « Pas carré ».

– Pacaré ?

– Une blague. Parce que « Cicéron, c'est pas carré ». Elles sont cons. Dans mon dos, elles chuchotent comme ça : « Pas carré, Pas carré. »

Elle essaya de les renvoyer à leur connerie d'un haussement d'épaules. Elle était contrariée. Cette année de quatrième ne s'annonçait pas très bien. Son visage s'éclaira l'instant d'après, car elle avait encore la légèreté d'humeur de l'enfance.

– Je voulais vous montrer mon roman !

– Celui que tu lisais dans la salle d'attente ?

– Non, ça, c'est *François le Champi* que vous m'avez donné. Vous vous rappelez ? Vous m'avez raconté que vous l'aimiez quand vous étiez ado et les autres disaient que vous aviez des goûts de fille.

Elle marqua un temps avant de lancer sa pique.

– C'était pas de la vie privée, ça ?

– Absolument. Je suis un thérapeute faillible.

– Faillible, ça veut dire...

– Que je peux me tromper. Que je me trompe. Désolé.

Ella eut un coup au cœur. Non seulement elle avait pour thérapeute le Black le plus beau de la Terre, mais c'était aussi l'adulte le plus sympa (ex aequo avec madame Nozière). Tout en bavardant, elle fouillait dans son sac à

dos et en sortit un vieux cahier sur lequel elle écrivait son roman. Elle l'avait commencé pendant les grandes vacances, elle avait déjà écrit trente pages.

– Et j'ai plein d'idées pour la suite !

Elle tendit le cahier à Sauveur, qui lut sur la page de garde : *Le Garçon Sans-Nom*, roman d'Elliot Kuypens.

– Je peux feuilleter ?

– C'est pour vous, je vous le laisse ! Il faut pas trop regarder les fautes ! C'est un peu inspiré de *François le Champi*, mais j'ai pas copié.

Sauveur s'efforçait de garder un visage neutre tandis qu'il fondait de tendresse. La petite s'était appliquée dans son écriture, elle avait fait des chapitres, 12 pour seulement trente pages.

– Je ne peux pas le garder, dit-il en le lui rendant.

– Vie privée, diagnostiqua Ella, fataliste.

– Non. Il faut que tu termines ton histoire. À ce moment-là, tu décideras de ce que tu en fais. Stephen King a dit : « Écrivez, porte fermée, relisez-vous, porte ouverte. » Pour le moment, tu écris. C'est ton secret. Quand tu auras fini, tu auras besoin de lecteurs. Et je peux en faire partie.

Il sortait de son rôle, qui se limitait au temps de la thérapie dans le cabinet de consultation. Mais Ella devait être encouragée dans ses premiers pas d'écrivain.

– Elliot Kuypens, c'est ton nom de plume ?

– C'est mon nom. À l'intérieur de moi. Dans ma tête. C'est mon nom, dit-elle avec ferveur.

– Mm, mm.

– Et ici, j’aimerais bien être Elliot. Entre nous. Si c’est possible ?

Sauveur fit semblant de ne pas comprendre et murmura :

– Comment cela ?

La rougeur envahit de nouveau les joues d’Ella tandis que ses yeux se troublaient. Sauveur n’aimait pas la voir aux prises avec son émotivité, mais il s’interdit de lui porter secours.

– Ici, reprit-elle en s’arrachant chaque mot. Ici. Est-ce que c’est possible... Vous pourriez m’appeler Elliot ?

Repousser sa demande, c’était cruel. Accepter sa demande, c’était flatter son fantasme d’un changement d’identité sexuelle.

– Je vais y réfléchir. On se voit lundi prochain, 18 heures ?

Ella releva la tête et inspira bruyamment comme au sortir d’une eau profonde.

– Oui !

Il accompagna l’adolescente jusqu’à la porte principale, ce qu’il ne faisait que rarement, laissant ses patients remonter seuls le couloir. La main sur la poignée, il dit avec beaucoup de naturel :

– À la semaine prochaine, Elliot.

Un sourire radieux le récompensa et Elliot-Ella se faufila dans l’entrebâillement. Sauveur revint à pas lents vers son cabinet de consultation. Un thérapeute faillible,

oui, c'était bien ce qu'il était. Il releva sa manche pour consulter l'heure à son poignet. Il avait dix minutes de battement avant le prochain rendez-vous. Il en profita pour franchir la porte fermée à double tour qui séparait son espace professionnel de sa VP.

De l'autre côté, dans une grande cuisine qu'éclairait le soleil couchant, un jeune garçon était en train de taper un message sur un téléphone hors d'âge.

– Lazare, je t'ai déjà demandé de ne pas utiliser mon Nokia, lui reprocha son père.

– T'as qu'à m'acheter un portable, maugréa Lazare, appuyant trois fois pour obtenir la lettre C, puis deux fois pour le E.

– En CM1, on n'en a pas besoin.

– Ben, si. La preuve.

Sauveur lui prit le téléphone des mains d'un geste assez brusque. L'insolence récente de son fils le piquait au vif.

– Mais papaaa! sanglota presque Lazare. C'est Gabin. Il est tout seul chez lui.

Sauveur objecta que Gabin allait avoir 17 ans et qu'il pouvait se faire cuire des nouilles en attendant sa mère.

– Sa mère est aux urgences à Fleury, riposta Lazare. Elle voyait des gens dans sa salle à manger.

– Elle voyait des gens? fit Sauveur qui, par déformation professionnelle, répétait ce qu'il hésitait à comprendre.

– Des gens qui n'existent pas. Elle leur parle. Elle parle avec un monsieur qui a un petit singe autour de son cou.

– Elle a des hallucinations ?

Madame Poupard, la mère de Gabin, avait déjà fait plusieurs passages aux urgences psychiatriques de Fleury. Les médicaments avaient stabilisé son état, mais, comme beaucoup de malades, elle avait sans doute arrêté d'elle-même son traitement en s'estimant guérie.

– J'ai encore une patiente, dit Sauveur en rendant le téléphone à son fils. Invite Gabin à dîner.

– Ah, quand même, fit Lazare sur le ton de « te voilà devenu raisonnable ».

Sauveur ne trouva rien à répondre. Par moments, son fils l'horripilait. À vivre seul avec son père, il avait grandi trop vite. Dans une famille recomposée, se rassura Sauveur, il reprendra sa place d'enfant.

La patiente suivante fit ce qui était indiqué sur la porte : « Frapper et entrer », actionnant trois fois le heurtoir en forme de poing, puis s'installant en salle d'attente, avec l'espoir que monsieur Saint-Yves ne la laisserait pas moisir pendant une demi-heure.

– Mademoiselle Motin ?

Au téléphone, Pénélope Motin avait parlé d'un « problème qui urgeait ». À cause de son vocabulaire et de son débit précipité, elle avait fait à Sauveur l'effet d'une jeune personne, pas plus de 20 ans. Or, dans sa tenue de *working girl*, chemisier clair sous une veste cintrée, avec sa bouche redessinée au rouge Chanel, elle tentait d'afficher dix ans de plus au compteur. Elle s'installa à mi-chaise, les jambes bien jointes, un peu fléchies sur la droite, comme on

l'apprenait aux jeunes filles d'autrefois quand elles portaient une jupe.

– Eh bien... Que puis-je pour vous ?

Malgré lui, Sauveur avait poussé un léger soupir en posant sa question. En fin de journée, il lui arrivait d'espérer qu'on lui répondrait : « Mais rien du tout. Je vais très bien ! »

– Vous me demandez pas mon adresse, mon zéro-six...

Un demi-sourire égaya le visage de Sauveur.

– Je sais votre nom. Vous voulez m'en dire plus sur votre état civil ?

– Oh, moi, je m'en fous ! Si ça vous intéresse pas...

Était-elle susceptible ? Agressive ? Sauveur, ayant le sentiment que n'importe quoi pouvait sortir du chapeau, voulut cadrer l'entretien.

– Vous avez évoqué au téléphone « un problème qui urgeait ». Est-ce que vous souhaitez m'en parler tout de suite ?

– Ah, bon ? C'est comme on veut ! fit mademoiselle Motin sur un ton outré.

– En effet.

– En effet quoi ?

– On parle de ce qu'on veut. Autrement, ça s'appelle un interrogatoire de police... ou une conversation avec sa mère.

Il se demanda d'où il sortait cette vieille blague pourrie. Heureusement, elle fit rire Pénélope.

– Alors, je vais vous dire ce que je dis pas à ma mère, fit-elle, retrouvant son naturel au point de s'avachir sur le dossier de sa chaise. Je suis tombée amoureuse d'un mec de 40 ans. Moi, j'en ai 26. Ça vous intéresse pas, mais je vous le dis quand même. L'écart d'âge, ça me gêne pas. Jusqu'à 30 ans, les hommes, c'est tous des cons. Mais il est marié et il a des enfants. On va l'appeler... Serge. Pour dire un nom.

– Et Pénélope Motin, c'est aussi « pour dire un nom » ? demanda Sauveur, cédant à une intuition.

– Comment ça ? fit-elle en se redressant.

– Il y a une illustratrice de bandes dessinées, qui s'est fait connaître sur le Net, Pénélope Bagieu, et une autre illustratrice, assez célèbre, qui s'appelle Margaux Motin. Vous auriez aussi pu choisir Margaux Bagieu « pour dire un nom ».

Elle l'écoutait parler, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, comme si elle posait pour la statue de la Stupéfaction (pour dire un nom).

– Mais comment vous avez deviné... ? balbutia-t-elle.

– Passé 30 ans, les hommes sont moins cons, lui suggéra-t-il.

Tout était pipé chez cette demoiselle. Le nom, la tenue vestimentaire, peut-être aussi son histoire d'homme marié. En même temps, elle était là, et sa présence avait un sens.

– Vous pouvez garder l'anonymat, cela ne me dérange pas. Dites-moi seulement pourquoi vous êtes venue...

– Je suis enceinte.

– D'accord.  
– Quoi d'accord ?  
– C'est juste une manière de vous signifier que je vous écoute... Désolé.

– Désolé de quoi ?

Cette fois, Sauveur soupira franchement.

– On ne va pas avancer si vous accrochez sur toutes mes petites manies de langage... Reprenons : vous êtes enceinte de Serge, c'est ça?... Il est marié et il n'a pas l'intention de quitter sa femme ?

– Vous en êtes sûr ?

– Non, je vous pose la question.

– Moi, ma question, c'est de savoir si je garde le bébé.

Ou pas.

– À quand remonte le début de votre grossesse ?

Pénélope venait de faire le test parce que ses règles avaient du retard, et il était positif. Elle n'avait encore été examinée ni par son médecin ni par sa gynécologue.

– J'ai horreur qu'on me tripote.

– Mm, mm.

– Quoi : « Mm, mm » ?

Regard fixe de Sauveur.

– Ah, ouais, c'est encore une manie ! Mais je fais quoi, moi ? Je le garde ou pas ? Vous feriez quoi, à ma place ?

– Je ne pourrai vous aider, mademoiselle Motin, que si je reste à ma place. Qu'est-ce que vous inspire le fait d'être enceinte ?

– Ce que ça m'inspire ! ? fit-elle, éberluée. Ça m'inspire

que ça va me coller des vergetures. Ma mère a pris 20 kg pour moi, elle en a perdu que la moitié après ma naissance. Alors, tu peux dire adieu aux slims ! Même si c'est des Levi's, ça va te boudiner. Et pourtant c'est une super marque avec de l'élasthane !

Plus elle parlait, plus Sauveur était perplexe.

– Vous êtes majeure ?

– Majeure ? Mais t'es pas bien ? J'ai 26 ans, je t'ai dit !

Les premières rides d'expression au coin des yeux semblaient le confirmer.

– De toute façon, je vais pas le garder. C'est moi qui décide pour moi. Pas mon mec ou ma mère.

– C'est votre décision ?

– Oui.

– Faire une IVG ?

– Oui.

– Dans ce cas, je veux dire : si vous avez arrêté votre décision, pourquoi êtes-vous venue me voir ?

– Pourquoi je... Ben, pour...

Elle resta un instant, les yeux dans le vague.

– Pour faire le point.

Elle parut si satisfaite de cette expression qu'elle la répéta.

– Eh bien, faisons le point, dit Sauveur en écho.

Puis il attendit. Une minute. Deux minutes. Pénélope croisa, décroisa les jambes, s'affaissa, se redressa, soupira, se mordilla le bout des doigts, sortit son portable, le manipula, le rangea.

– Mais c’est quoi, cette thérapie de merde ? Tout le monde dit que vous êtes super fort !

– Je suis flatté de cette bonne opinion. Qui est « tout le monde » ?

– C’est pas le problème.

– Mademoiselle Motin, est-ce que vous voudriez avoir la gentillesse de me dire où est votre problème parce que je suis un peu largué ?

Mangeant à demi les mots, disloquant les phrases, Pénélope se confia enfin. Sa jeunesse foutue en l’air. Ce mec trop vieux pour elle. Même pas fun. Avec deux enfants, en plus. Et le bébé, tu crois qu’il va t’aimer, qu’on va te l’envier ? Mais c’est juste chiant. Le jour, la nuit, tu l’as tout le temps sur les bras. Tu peux à peine le refiler à ta mère. Tu n’as pas la thune pour te payer une nourrice. Il n’y a pas de place pour toi à la crèche parce que tu ne travailles pas !

– Mademoiselle Motin, l’interrompt Sauveur en prenant sa voix d’hypnotiseur, vous êtes en train de me dire que vous êtes déjà maman.

– J’ai accouché il y a... un an.

Elle se mit à pleurer.

– Je croyais que ça serait le top d’avoir un bébé à moi. Mais c’est juste comme d’être enfermée en prison !

Sauveur lui tendit sa boîte de Kleenex.

– En plus, je dois faire semblant d’être heureuse.

Elle se moucha en se tirant vigoureusement sur le nez.

– Pourquoi devez-vous faire semblant d’être heureuse ?

– Mais pour Facebook ! s’écria-t-elle comme si elle s’adressait à un habitant de la Lune.

– Pardon ?

– Pour les photos sur Facebook ! Comme ça. (À travers ses larmes, elle fit un grand sourire en banane.) Autrement, tu imagines ce que disent tes amis ? « La pauvre fille, elle l’a cherché. » Mais moi, je ne poste que des photos où je suis bien sapée, bien maquillée. Et je mets des tenues très petit mec à A... (Elle toussota, le temps de trouver un prénom à son fils :)... Anatole. Je lui ai acheté une doudoune Tartine et Chocolat, 150 euros, avec la petite salopette en jean de chez Jacadi, 95 euros. Les copines m’ont mis en com : « Il est trop chou ! » À ce prix-là, il peut, hein ?

Sauveur se fit préciser par Pénélope qu’elle n’était pas de nouveau enceinte.

– Ah non, c’est bon d’une fois.

Elle se tamponna les yeux avec le mouchoir et constata à mi-voix, l’air très contrarié :

– Putain, ce waterproof, c’est de la merde.

Il la laissa méditer, sans pouvoir deviner si c’était sur la qualité de son mascara ou le sens de l’existence. Puis à la question qu’elle lui posa sur un ton excédé : « Alors, on fait quoi ? », il résista à la tentation de lui répondre par la blague de Lazare : « On fai... blit », et lui proposa d’entamer une psychothérapie à raison d’une séance par

semaine pour « faire le point sur sa vie ». À sa grande surprise, elle accepta et parut même très contente de prendre un rendez-vous pour le lundi suivant.

– Est-ce que je dois vous inscrire sous le nom de Pénélope Motin ?

– Ou Margaux Bagieu. J'ai pas de préférence.

Sauveur ferma la porte au verrou derrière elle. Une fois la journée de consultations terminée, l'entrée principale, celle qui donnait sur la rue très bourgeoise des Murlins, était condamnée. Les visiteurs devaient dès lors emprunter la venelle du Poinceau, aux allures campagnardes, et sonner à la grille du jardin.

– Gabin est arrivé ! s'écria Lazare dès que son père l'eut rejoint dans la cuisine. Il a pris son hamster !

Sur un petit écran de contrôle venait d'apparaître l'image en noir et blanc d'un jeune homme brandissant une cage à hauteur de son visage. Cette installation sécuritaire, qui désolait Sauveur et réjouissait son fils, était la conséquence d'une agression qui avait eu lieu dans la maison au mois de février précédent, où Lazare aurait perdu la vie sans l'intervention de Gabin.

Comme toujours, lorsque les deux garçons se retrouvaient, il ne fut question que de hamsters. Celui de Gabin, le bien nommé Sauvé, était le fils de madame Gustavia. Le jeune homme posa la cage au centre de la table comme si Sauvé était le plat principal.

– C'est pas croyable, il passe sa vie à enfoncer le museau entre les barreaux comme s'il voulait s'échapper

et, quand je lui ouvre la porte, il va se cacher dans sa maison.

– C’est ce qui se passe dans 90 % des thérapies, commenta Sauveur. Je vous fais des hot-dogs ?

– Cool, dit Lazare avant même que Gabin se soit servi de son exclamation favorite.

Gabin était l’idole de Lazare, et Sauveur aurait préféré que le modèle fût plus... comment dire ? plus stimulant.

– Tu dors en ce moment ? demanda-t-il au jeune homme.

– Ça m’arrive, répondit Gabin de sa voix ensommeillée.

– Tu passes le bac de français cette année, non ?

– C’est ce qu’on m’a dit, fit le garçon du même ton amorti.

Gabin zonait parfois sur *World of Warcraft* pendant six ou sept heures d’affilée, de préférence la nuit. D’où ses absences scolaires à répétition, surtout en début de matinée. À partir de 11 heures, il se contentait de dormir en cours, la tête au creux des bras. Les profs le laissaient en paix, désarmés par sa bonne gueule un peu cabossée, à la Depardieu jeune, et son regard inexpressif, qui le faisait passer pour plus crétin qu’il n’était. Bien que n’ayant aucune activité physique, Gabin bénéficiait d’une haute stature et d’une solide musculature, léguées par des ancêtres plus méritants que lui. Comme il n’aimait pas contrarier la nature, il laissait croître sa chevelure, ce qui lui donnait – notamment à son réveil – une ressemblance

avec Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron. À part cela, c'était un gentil garçon, dont il ne fallait espérer aucune espèce d'amélioration.

– Tadam ! s'exclama Lazare. Voilà madame Gustavia !

Il était allé chercher la cage dans le bureau de consultation de son père. Le grand projet de la soirée était une rencontre au sommet, c'est-à-dire sur la table de la cuisine, entre mère et fils. Dès que la porte de sa cage fut ouverte, madame Gustavia s'avança au-dehors, l'odeur de la saucisse Herta entrant pour une bonne part dans son esprit d'aventure.

– Vous auriez pu attendre qu'on ait fini de dîner, marmonna distraitemment Sauveur.

En fait, il avait hâte d'expédier les deux garçons dans leur chambre respective à l'étage du dessus, car Louise Rocheteau ne tarderait pas à sonner à la grille du jardin.

– Vous voyez ce que je vous dis, fit Gabin, s'adressant à Sauveur. Quand j'ouvre la porte, Sauvé file à l'autre bout de la cage.

Gabin vouvoyait celui qui avait été son psychothérapeute, et Sauveur ne s'opposait pas à ce qu'il considérait comme une marque de respect.

– On n'a qu'à mettre un bout de saucisse dans la cage de Sauvé pour attirer madame Gustavia, suggéra Lazare, qui espérait encore que les deux hamsters allaient se tomber dans les bras, métaphoriquement parlant.

– C'est stupide, fit Gabin qui, en conséquence, glissa une rondelle de saucisse entre les barreaux.

Madame Gustavia, nez au vent, moustaches vibrionnantes, s'avança en zone interdite. Les deux garçons suspendirent leur souffle. Ils savaient, pour l'avoir lu un milliard de fois sur un site dédié à la hamstérologie, que les hamsters, surtout les femelles, ne supportent pas leurs congénères. D'ailleurs, dès qu'elle aperçut son cher fils, madame Gustavia poussa un horrible grognement, se dressa sur les pattes postérieures et, les pattes avant en position de boxe, ouvrit sa gueule pour découvrir ses jolies incisives. Ni une ni deux, le courageux Sauvé se renversa sur le dos, les pattes aussi raides que s'il était mort depuis vingt-quatre heures.

– Putain, ce truc de ouf, murmura Gabin.

– Enlevez la femelle de la cage ! s'écria Sauveur, pour une fois sortant de ses gonds. Elle va bouffer l'autre !

Mais madame Gustavia, avisant la rondelle de saucisse, la cala entre ses joues et ressortit en trotinant.

– Fermez cette cage, s'énerva Sauveur. Vous êtes vraiment...

Il eut envie de traiter de tous les noms les deux garçons, qui étaient explosés de rire. Une sonnerie grésilla à ce moment-là et Louise, apparaissant à l'écran, fit un petit bonjour de la main.

– Youhou, je vois une belle petite femelle skons ! fit Gabin en prenant la voix avantageuse de Pépé le putois.

Puis il chanta sur un ton canaille : « *C'est si doux, le rendez-vous, hou, hou, Châteauneuf, Gigondas, c'est si bon quand on s'embrasse...* » Sauveur, que le côté farfelu de Gabin

enchantait malgré lui, lui donna une pichenette sur le crâne, et Louise entra au beau milieu d'un chahut de garçons, Gabin poursuivant Lazare avec des bonds de putois, zdong, zdong, dans une imitation digne du cartoon de la Warner Bros. Dans un dernier bond, Gabin bouscula Louise. Zdong.

– Mais ils vont se calmer, tous les deux, gronda Sauveur. Fichez-moi le camp dans vos chambres !

– Bonsoir Louise ! lança Lazare tout en se sauvant.

– Bonsoir, ma chérie ! glapit Gabin, emporté dans son imitation putoise. Ah, plus elles sont timides, plus je les aime !

Quand la tornade se fut éloignée, Sauveur jeta un regard interrogatif à Louise, sourcil levé, espérant que l'accueil de Gabin ne l'avait pas fâchée. Sans faire de commentaire, Louise lui passa les bras autour du cou. Ils étaient amants depuis cinq mois, et chaque retrouvaille lui semblait une première fois. Ils s'embrassèrent longuement comme au cinéma. Louise n'en revenait pas d'avoir conquis ce grand gaillard si confortable. Son ex-mari avait été sa seule histoire d'amour, et elle ne s'était jamais sentie en sécurité avec lui. D'ailleurs, il l'avait trahie.

– C'est joli, ce chemisier blanc, la complimenta Sauveur.

Il reprenait souffle en l'admirant à bout de bras.

– Tu trouves ? minaуда-t-elle. J'ai hésité à l'acheter. Le blanc, c'est fade pour une blonde. C'est le noir qui me va le mieux.

– Ah, d'accord. Tu sors avec moi pour mettre ton teint en valeur.

– On pourrait continuer cette discussion au lit ?

S'apercevant que cette phrase exprimait un peu crûment son désir, Louise fit semblant de frissonner en ajoutant qu'il faisait froid dans la cuisine...

◆ ◆ ◆ *Espace réservé à la VP* ◆ ◆ ◆

Avant de s'endormir, Sauveur avait pour habitude de passer en revue les huit ou neuf thérapies que comportait sa journée de psychologue clinicien. Qu'est-ce qui avait bien marché ? Qu'est-ce qui avait cloché ?

Il y avait eu cette maman d'un petit garçon dont le jumeau était mort un an auparavant. Le survivant, Édouard, qui avait 6 ans, faisait de son mieux pour consoler sa maman. Sauveur avait le pressentiment que la dépression le guettait, lui, et non pas elle. Bien sûr, il pouvait se tromper, il était faillible, comme il l'avait dit à la petite Ella. Ella... ou Elliot ? L'adolescente essayait-elle de remplacer son petit frère mort ou était-elle une authentique *gender non conforming kid*, une enfant ne se conformant pas à son sexe de naissance ? Et Pénélope Motin, cette fausse blonde aux sourcils noirs ? Mais tout était faux en elle... Une mythomane ? se demanda Sauveur. Il allait s'endormir sur cette interrogation quand une voix lui chuchota à l'oreille :

– Tu dors ?

– Non.

– Tu es toujours d'accord pour qu'on fasse un essai en fin de semaine ?

De façon exceptionnelle, Louise allait récupérer ses enfants, Alice et Paul, dès le vendredi soir, à la demande de son ex-mari, et tant qu'à donner dans l'exceptionnel, elle projetait de s'installer avec eux rue des Murlins pour la durée du week-end.

– C'est toujours d'accord, lui confirma Sauveur.

– Mais Gabin ?

Quand il squattait chez les Saint-Yves, Gabin occupait le canapé-lit qui avait été attribué d'avance à Alice, la fille aînée de Louise.

– Il est là pour deux-trois jours, répondit Sauveur. Sa mère est de nouveau hospitalisée, mais je le renvoie chez lui pour le week-end.

– Tu en es sûr ?

– Pourquoi tu me poses cette question ?

– Parce qu'il fait un peu ce qu'il veut chez toi. C'est presque ton deuxième fils.

Sauveur avait une ouïe très fine qui lui permettait de percevoir la moindre inflexion dans les voix, et dans celle de Louise, pourtant si douce, perçait une pointe de jalousie. Craignait-elle que Gabin prenne dans le cœur de Sauveur la place de ses enfants ou même sa propre place ?

– Gabin n'est pas mon fils et il sera chez lui vendredi.

\*  
\* \*

Le lendemain matin, Sauveur reçut à 9 h 45 un jeune Samuel de 16 ans, qui en était à son quatrième « râteau » en deux mois et se demandait « si ça valait encore le coup d'essayer ». Le garçon, qui était un peu négligé, obligeait Sauveur à aérer après son passage. La sonnerie du téléphone sur son bureau lui permit de s'éloigner un instant.

– Oui, allô ? Ah tiens, bonjour, qu'est-ce qui t'arrive ?

C'était le docteur Dubois-Guérin, médecin généraliste, qui envoyait certains de ses patients à son collègue psychologue. Cette fois-ci, il s'agissait d'une Antillaise.

– De la Martinique comme toi. Elle m'a dit qu'elle était... j'ai oublié le terme exact. En gros, on lui a jeté un mauvais sort.

– Elle a été quimboisée.

– C'est ça, fit le docteur Dubois-Guérin, très content que Sauveur percute immédiatement. Si je l'adresse à un psychiatre, il va la diagnostiquer paranoïaque et la faire interner, tandis que si je te l'envoie...

– ... on égorgera une poule noire et on boira son sang. C'est gentil d'avoir pensé à moi.

Comme il revenait s'asseoir en face de Samuel, il intercepta son regard amusé. Le garçon avait suivi l'échange.

– Et pour moi, dit-il, vous auriez pas un truc vaudou pour que je tombe les filles ?

Sauveur eut envie de lui répondre : « Du déo, ça pourrait être bien », mais s'abstint. Toutefois, dès la fin de la séance, il alla ouvrir la fenêtre avec une pensée pour Pépé le putois, et donc pour Gabin. Le jeune homme lui avait

certifié la veille au soir qu'il n'avait pas cours avant 10 heures. Il était 10 h 30. Un petit aller-retour côté VP s'imposait.

En quatre grandes enjambées, Sauveur grimpa à l'étage des chambres à coucher. Gabin dormait toujours sous la couette, que Sauveur tira d'un coup sec. Il n'obtint pas même un sursaut.

– Gabin, tu te lèves ou je vais chercher un seau d'eau.

Le jeune homme se redressa et, les jambes croisées en tailleur, fourragea dans sa tignasse puis se gratta le crâne comme s'il avait des poux, offrant une de ses meilleures imitations de Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron.

– Tu n'avais pas cours à 10 heures ?

– C'est le matin, là ? s'informa Gabin, la voix pâteuse.

– Tu ne m'amuses pas.

– J'essaie pas.

Il rampa jusqu'au bord du lit, se laissa glisser sur le plancher, marcha à quatre pattes avant de se décider pour la station debout, un peu chancelante. Sauveur, en tant que psychothérapeute, était convaincu qu'on a toujours une marge de manœuvre pour progresser. Mais en ce qui concernait Gabin, il craignait qu'on soit arrivé au produit fini.

– Prendre une douche, marmonna le garçon, qui s'éloigna vers la salle de bains en titubant.

– Gabin, il faut qu'on discute. À quelle heure se terminent tes cours ?

– Euh...

– D'accord, tu n'en sais rien. Alors, à 18 h 15, dans mon cabinet. Compris ?

– Yes, sir ! beugla Gabin en faisant le salut militaire.

Sauveur secoua la tête, impuissant, puis reprit sa journée de consultations avec une seule interruption pour le croque-monsieur du midi. Ses patients l'appelaient parfois « docteur » et même « docteur Sauveur », attendant de lui quelque miracle qui modifierait le cours de leur existence. Or personne ne sauve personne. Ne change que celui qui veut changer.

– Il n'y a pas de miracle, Gabin.

Le jeune homme était assis en face de lui sur ce canapé où tant de doutes et de déprimés, de peines et de phobies s'étaient succédé. Il était 18 h 20 et Sauveur, sans grande illusion, venait de lui faire un petit sermon.

– Tu veux qu'on parle un peu de ta mère ?

Le garçon, qui fixait le bout de ses chaussures, releva lentement les yeux.

– Il vous a dit, Lazare ?

– Quoi ?

– Elle voit un type qui a un ouistiti sur son épaule.

– J'ai parlé avec le psychiatre qui la suit à Fleury. Elle a des hallucinations, mais elle est consciente que ce sont des hallucinations. Elle voit cet homme, mais elle sait qu'il n'existe pas.

– Il existe peut-être.

– Non.

– Dans une autre dimension ?

– Non.

– J’ai lu un truc où il y avait plusieurs mondes parallèles, des milliards de mondes, avec juste un petit truc différent dans chaque. Il y a peut-être un monde où les gens ont tous un ouistiti sur l’épaule.

– Gabin, s’il te plaît, soupira Sauveur en se massant le front.

Le jeune homme tentait d’esquiver la réalité. La réalité de la maladie mentale.

– Elle va rester quelque temps à Fleury, reprit Sauveur. On ira la voir quand elle sera stabilisée.

Le psychiatre avait paru assez alarmé, l’état de madame Poupard s’étant selon lui beaucoup dégradé, mais Sauveur préféra garder pour lui cette information. Il fit seulement savoir à Gabin qu’il pouvait rester rue des Murlins jusqu’à vendredi, mais qu’il devrait retourner chez lui pour le week-end.

– Hou, hou, fit Gabin, de nouveau métamorphosé en Pépé le putois, la belle petite femelle skons !

– ... qui vient avec ses deux enfants, compléta Sauveur.

– Me voilà chassé du terrier. Moche, ça.

Tous deux se regardèrent, le visage impassible, un peu comme au jeu de « je te tiens, tu me tiens par la barbichette ». Sauveur craqua le premier et esquissa un sourire.

– Gabin, crois-tu que je vais te laisser tomber ?

– Non... Mais il y a peut-être un univers parallèle où mon canapé-lit est occupé par quelqu’un d’autre, et ça me ferait chier si j’étais dans cet univers-là.

– C’est étonnant ce que tu arrives à exprimer en disant des conneries.

– Cool.

\*  
\* \* \*

Le lendemain, 9 septembre, étant, comme tous les mercredis, le jour des enfants, les crayons de couleur étaient de sortie dans le bureau de monsieur Saint-Yves. À 17 heures, Sauveur recevait son casse-tête préféré, Blandine Carré, 12 ans. L’adolescente présentait une agitation et un défaut de concentration qui lui valaient l’étiquette d’hyperactive, mais Sauveur soupçonnait une dépression masquée. Ou peut-être souffrait-elle seulement du manque d’attention de ses parents, très occupés à se faire payer leur divorce.

– Blandine ?

Sauveur venait d’ouvrir la porte de la salle d’attente, mais celle-ci était déserte.

– Là ! fit une voix partant du sol.

Blandine se tenait accroupie dans un angle de la pièce.

– Je me muscle les cuisses, fit-elle en se redressant. J’ai les jambes comme des allumettes.

– Excellente idée.

Comme Blandine ramassait son sac à dos sur le plancher, il lui demanda si elle avait eu cours cet après-midi.

– Non, pitié. Mais c’est mon père. Le conservatoire ! J’en peux plus de la flûte traversière ! Le mercredi après-midi, c’est fait pour faire rien. Leur truc qu’il faut faire des activités ! En plus que je suis déjà hyperactive !

Ce mercredi, Blandine portait un jean troué aux genoux et laissant voir les chevilles, des tennis qui se voulaient blanches et un blouson étriqué. Le menton pointu, le nez retroussé, pas vraiment jolie, pas tout à fait un être humain. Plutôt un lutin.

– Vous avez vu ? J’ai mis des paillettes, dit-elle en agitant ses mains aux ongles rongés, mais vernis.

– *Nice*, commenta Sauveur, qui avait pris avec ses jeunes patients l’habitude de parsemer ses phrases de mots anglais.

– Mon père kiffe pas. Mes barrettes à paillettes, mon stylo à paillettes, mon pull à paillettes. C’est pas son truc, les paillettes.

– Toujours la guerre ?

– Avec mon père ? Non, je l’exploite, fit Blandine, cynique. Il m’a acheté un nouveau téléphone. C’est pas le *mec plus ultra*, comme dit notre prof de latin, mais c’est pas le moins cher.

Sauveur se mordilla l’intérieur des joues pour s’empêcher de rire.

– Est-ce que tu fais toujours des vidéos de PetShop sur YouTube ? s’informa-t-il.

– Ah non, tais-toi, la honte !

Blandine oubliait souvent de vouvoyer son psychologue, le prenant presque pour un copain de classe.

– C’est pour les gosses, les PetShop. Moi, je fais des vidéos de Pullip.

– De ?

– Pullip. Ah, ça, j'en étais sûre, vous connaissez pas ! C'est des poupées de collection très chères, mais genre la mienne que j'ai eue à mon anniv, 175 euros.

– Ah oui, quand même... Elle est en or massif ?

– Je peux t'en montrer une sur mon téléphone. Parce que j'ai fait un déballage Jolie Doll samedi, j'ai reçu ma commande de *taeyang* avec une *wig* rousse, celle que je demandais à ma mère depuis des siècles, mais pas moyen avec elle, parce qu'elle trouve que 25 euros, c'est de l'abus. Du coup, j'ai taxé Mamie.

– Blandine, ralentis ! J'ai décroché au déballage joli machin. Tu peux me fournir la version sous-titrée ?

Blandine adorait expliquer sa *life* à un adulte qui l'écoutait vraiment. Jolie Doll, magasin situé à Paris, pouvait être considéré comme La Mecque des fans de Pullip puisqu'il fallait s'y rendre au moins une fois dans sa vie. Les provinciales comme Blandine, qui attendaient parfois des années le moment de faire le pèlerinage, se faisaient expédier les poupées et leurs habits en passant commande sur Internet. Le jour où le paquet arrivait à la maison, il était vivement conseillé de procéder à un déballage filmé en direct et posté sur YouTube à l'attention de toute la communauté Pullip, qui commentait la vidéo de : « T'a trop de chance ! », « Je la veus ! » et autres « C mon *ultimate dream* ».

– Mais putain, c'est ouisque que j'ai mis mon téléphone ? malgré Blandine en fouillant le sac jusqu'au tréfonds. C'est la mort si je l'ai perdu, 220 euros, le cirque que j'ai

fait à mon père pour l'avoir, ah, ouf, le voilà, putain, l'angoisse. Oh là là, tous ces messages ! Ah bah, tu m'étonnes, je l'ai laissé en mode avion pendant cette connerie de flûte traversière.

Sauveur la rappela à l'ordre.

– Ne commence pas à répondre à tes messages, tu feras ça après la séance.

Il tendit la main comme s'il allait confisquer l'objet, mais, avec un cri presque sauvage, Blandine le serra sur son cœur. Ils se dévisagèrent, et l'adolescente se rendit compte que son psychologue était mécontent.

– C'est bon, je me calme, fit-elle avec un petit regard par en dessous.

Elle en était à ses premiers essais de séduction, comme l'indiquait son atroce vernis pailleté.

– Je vous montre mon *taeyang*, c'est une poupée-garçon. Je l'ai eu samedi. Voilà, je l'ai pris en photo. Il est trop choupinet.

Dans un mouvement de fierté quasi maternelle, elle brandit son portable en direction de Sauveur, qui resta un moment dans l'incapacité d'articuler quoi que ce soit.

– J'adore, j'adore ses yeux ! roucoula Blandine. Mais je vais les changer quand même parce qu'un roux, c'est mieux si ses yeux sont verts.

Est-ce qu'elle ne voyait pas ce qu'il y avait sur l'écran ? Une poupée dont la grosse tête chauve était plantée sur un corps malingre, auquel manquaient un bras et un pied.

– Mais il est...

Sauveur hésita entre hideux, horrible et immonde, puis il se contenta de faire observer qu'il était abîmé.

– Ah oui, mais c'est normal, je l'ai eu d'occace à 50 euros. Je vais lui mettre sa *wig* rousse avec la petite mèche rebelle et je vais racheter un set de pieds. Le bras, c'est pas grave, je dirai qu'il a sauté sur une mine.

Elle acheva son thérapeute en ajoutant sur un ton énamouré :

– Je vais l'appeler Sauveur. Je vous montre ma vidéo de déballage ?

– La fois prochaine. Pas tous les plaisirs à la suite.

Blandine jeta le téléphone à 220 euros au fond de son sac avec un petit ricanement. Elle se rendait compte que son psy se payait parfois sa tête. Normal entre potes.

– Je peux vous poser une question sur un truc qui me regarde pas ?

– La réponse a l'air d'être dans la question. Mais vas-y toujours.

– Pourquoi Margaux ne vient plus vous voir ? C'est parce qu'elle s'est suicidée ?

Sauveur écarquilla volontairement les yeux pour que Blandine saisisse l'absurdité de sa phrase.

– Parce qu'elle a fait une tentative de suicide, rectifia-t-elle.

– Ta sœur est suivie par un psychiatre à Fleury.

– C'était un problème trop difficile pour vous ?

– Au moins, tu es cash, remarqua Sauveur.

– Ça veut dire quoi ?

– Que tu ne tournes pas autour du pot, que tu es directe, franche...

– J’ai compris, j’ai compris ! Mais la réponse, c’est oui ou c’est non ?

– Je vais te répondre, Blandine.

Sauveur se laissa quelques secondes de réflexion. Il ne voulait pas la noyer sous les explications.

– Je soigne par la parole, dit-il. Mais dans certains cas, il faut aussi prendre des médicaments, des antidépresseurs ou des anxiolytiques. On doit alors consulter un médecin psychiatre.

À plusieurs reprises, il avait eu envie de demander des nouvelles de Margaux à sa sœur cadette. Mais jusque-là, Blandine n’avait pas paru désireuse d’en parler.

– Est-ce que Margaux va mieux ?

Blandine gonfla les joues dans une mimique qui pouvait signifier aussi bien « je n’en sais rien » que « je m’en fous ». Puis elle regarda ses ongles et dit :

– Mon père trouve que ça fait pétasse, ce vernis à ongles.

– Mm, mm.

– Vous trouvez aussi que ça fait pétasse ?

– Je dois vraiment répondre ?

Sauveur refusait parfois de suivre Blandine dans ses coq-à-l’âne. Elle revint d’elle-même au sujet de conversation.

– Margaux ne va plus en classe.

– Pardon ?

– J’ai dit...

Elle scanda :

– MARGAUX-NE-VA-PLUS-EN-CLASSE.

– Elle est malade ?

– C’est la faute de sa dépression. C’est ce que dit maman. Papa, lui, dit que maman la drogue avec des médicaments. C’est toujours la super-ambiance, comme vous voyez.

Blandine précisa à son thérapeute que sa sœur était allée les trois premiers jours de la rentrée dans sa classe de seconde européenne, puis qu’elle avait refusé d’y retourner. Jusqu’à présent, Margaux avait été une tête de classe, ce dont son père, monsieur Carré, se vantait auprès de ses amis et connaissances, dévalorisant au passage la cadette, qu’il jugeait « limitée ».

– En plus, Margaux me déteste, poursuit Blandine, parce que je viens vous voir. Elle dit que je lui ai pris sa place.

C’était un grief classique de sœur aînée.

– Peut-être qu’elle va recommencer, dit Blandine en faisant mine de taillader son poignet gauche avec l’index droit. Moi, je veux bien lui laisser ma place ici, si c’est mieux pour elle.

– Personne ne remplace personne, et je dois finir d’être briefé sur les Pullip. Donc, on reprend rendez-vous pour mercredi prochain ?

Blandine sauta joyeusement sur ses deux pieds.

– Okidoki !

\*  
\* \*

Sauveur voyait juste en ce qui concernait son fils : Lazare avait grandi trop vite. Son ami Paul, qui était resté enfant, lui rafraîchissait le cœur.

– Ça fera trois nuits, s'exclama celui-ci en dépliant un à un les doigts, vendredi soir, samedi soir, dimanche soir !

Les deux garçons allaient être réunis sous le même toit, rue des Murlins, et pour tout un week-end. Ils s'étaient réfugiés sur un banc du préau pour savourer d'avance leur bonheur. À la sonnerie, ils se levèrent tous deux avec un soupir. Ils aimaient beaucoup leur institutrice, madame Dumayet, qu'ils avaient déjà eue l'année passée, mais elle les ennuyait un peu.

– Prenez vos coloriages pendant que j'écris le proverbe du jour au tableau, dit-elle dès que ses élèves se furent assis.

Depuis qu'elle avait appris que sa nièce Doriane, qui avait 14 ans et vivait en Allemagne, avait le droit de tricoter en classe, madame Dumayet faisait colorier ses élèves pour les aider à se concentrer, et peut-être aussi pour les visser à leur place.

– Oui, Mathis, qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai oublié mon coloriage chez mon père.

– Vous devez laisser vos feuilles de coloriage dans votre casier ! Combien de fois faudra-t-il le répéter ?

Trois mains se levèrent et, sans attendre la permission de parler, Jeanne, Océane et Nour dirent :

– Moi aussi, je l’ai oublié.

– Mais enfin, pourquoi vous emportez votre coloriage à la maison ? s’énerva la maîtresse.

Tous quatre en chœur :

– Pour le finir !

D’une chemise en carton, madame Dumayet sortit quatre nouvelles feuilles de coloriage tout en menaçant les désobéissants de ne plus leur en donner s’ils récidivaient.

– Ce sont les dinosaures dont je vous avais parlé, dit-elle en les distribuant.

– La chance ! les envia Paul.

Madame Dumayet soupçonna ses quatre élèves de s’être dépêchés de finir le bouquet de fleurs pour avoir droit à Petit-Pied, le diplodocus, et à Dents-Tranchantes, le tyrannosaure. C’était tout de même attendrissant qu’à l’ère de la Wii et de l’iPad des enfants puissent encore désirer un coloriage.

*Il n’y a pire sourd que celui qui ne veut pas entendre*, écrivit-elle au tableau. Dès qu’elle lut sa phrase à voix haute, elle la regretta. Elle avait pris cette année la responsabilité d’un double niveau CP-CM1. Or le proverbe était incompréhensible pour les plus petits.

– Qui sait ce que ça veut dire ? Oui, Jeannot ?

Un CP venait de lever la main.

– Mon papy, eh bien, mon papy... Mon papy, il a...  
Mon papy...

Jeannot avait toujours beaucoup de mal avec l’em-

brayage. Comme il avait une toute petite voix flûtée et une tête d'angelot, la maîtresse, souffrant avec lui, l'encouragea en articulant silencieusement : « Mon papy, il a... »

– Un appareil contre la surdité, conclut Jeannot.

– *Surdité*.  a n'a aucun rapport, fit la maître. Oui, Océane, tu sais ce que veut dire le proverbe ?

– Le pire, quand on est sourd, c'est qu'on n'entend pas.

Madame Dumayet, levant les yeux au ciel, demanda à ses élèves s'ils étaient vraiment bêtes ou s'ils faisaient seulement semblant. Elle les aimait pourtant beaucoup, mais dès la deuxième semaine de rentrée elle avait dû reprendre des anxiolytiques. Le métier devenait trop dur pour elle, ou elle était trop âgée. L'année précédente, certains parents d'élèves, dont le père d'Océane, s'étaient inquiétés de ce que la classe de madame Dumayet était « très agitée ».

Alors que les quinze CM1 recopiaient le proverbe, les CP dormaient les yeux ouverts ou bien s'échangeaient sous la table des images Pokémon. Il fallait d'urgence les mettre au travail. Madame Dumayet avait accepté ce double niveau parce que sa collègue, madame B nifla, avait déjà vingt-neuf petits CP dans sa classe. Les dix supplémentaires avaient été déversés chez madame Dumayet, qui n'avait jamais eu, au cours de sa carrière, l'occasion d'apprendre à lire et à écrire à des enfants de 6 ans. Elle se sentait donc aussi démunie qu'une débutante, elle qui était à deux ans de la retraite. Tandis que le bruit montait

dans sa classe, madame Dumayet jeta un coup d'œil à sa fiche pédagogique du jour. *Objectif de la séquence : acquisition du phonème « i » et de son graphème.* Les enfants devaient rechercher le son « i » soit à l'oral, soit à l'écrit. Or Jeannot savait déjà lire, mais sa petite voisine, Raja, arrivée d'Irak à la fin de l'été, ne parlait pas français. Comment madame Dumayet pouvait-elle les faire avancer du même pas, tandis que, dans les travées du CM1, Paul commençait ses pitreries et Océane ses bavardages ?

– Bon, les CP ! s'écria la maîtresse en tapant trois fois dans ses mains pour essayer de capter leur attention. On va faire les exercices 1, 2, 3 et 4 de la page 6. Il faut cocher la case où l'on entend le son « i ». C'est comme hier avec le son « a ».

Personne n'écoutait rien, et madame Dumayet sentit l'angoisse la gagner. En désespoir de cause, elle ajouta :

– Le premier ou la première qui aura terminé les exercices aura droit à un coloriage de dinosaures.

Il y eut alors dans la double rangée des CP un mouvement assez analogue à la ruée vers l'or aux États-Unis. Au mot « dinosaures », tous avaient plongé dans leur cartable ou leur casier à la recherche du cahier d'exercices et du crayon. L'instant d'après, certains avaient trouvé la page 6, Jeannot, le plus rapide, étant déjà en train de cocher. De l'autre côté de la classe, les CM1 les regardaient faire, scandalisés, ces mots terribles montant à leurs lèvres : C'EST PAS JUSTE ! Madame Dumayet se rendit compte que, non contente d'utiliser la plus ringarde des

méthodes pédagogiques avec les CP, elle avait commis une faute morale envers les CM1. Mais il était encore en son pouvoir de la réparer.

– Bon, les CM, celui ou celle qui me termine ses opérations sans faire d’erreur aura aussi droit à un coloriage de dinosaures.

Madame Dumayet se crut soudain dotée d’un pouvoir magique, car même ce garnement de Paul – très doué en calcul par ailleurs – se jeta sur son cahier de brouillon. Seuls Jeanne, Océane, Nour et Mathis, ayant leur content de dinosaures, regardaient s’affairer leurs collègues en ricanant. Mais madame Dumayet trouva une parade machiavélique.

– J’en vois qui ne font rien et à qui je pourrais bien retirer leur feuille de coloriage.

Miracle! Une minute plus tard, le silence le plus absolu régnait dans la salle de classe. Une seule élève restait inoccupée, la petite Raja, crayon en main, immobile devant son cahier ouvert. La maîtresse s’approcha d’elle et, malgré un début d’arthrose, plia les genoux pour se trouver à hauteur des yeux de l’enfant.

– On cherche le son « i », lui dit-elle. Tu vois la lettre ?

Elle désigna le « i » sur le cahier et répéta « iiii, iiii », en étirant les lèvres. Les yeux de Raja s’agrandirent. Iiii, comme maman qui crie, crie parce que l’oncle Hilal a été tué. Elle porta les mains à ses oreilles, terrorisée. Madame Dumayet se releva en s’appuyant à la table. Elle ne comprenait rien à cette petite. Un jour, elle essaierait

de choper sa maman, madame Haddad, à la sortie des classes.

Le vendredi après-midi, les parents et les grands-parents étaient nombreux à attendre les enfants devant l'école Louis-Guilloux. Louise Rocheteau avait garé sa voiture comme elle avait pu sur un emplacement réservé aux handicapés, et tantôt elle tapotait sur le clavier de son Samsung, tantôt elle jetait des coups d'œil par la vitre, redoutant l'irruption de la police municipale. Elle attendait Paul et Lazare pour les conduire chez Sauveur. Alice aurait dû les rejoindre rue des Murlins, mais elle avait décidé de jouer à fond son rôle d'ado rebelle et illettrée. Ce qui donnait : c pa kestion q j pass le we ché ton cop1 jené mar de vo istor. Au bout de trois échanges de ce niveau, Alice exprima sa résolution de rester seule chez elle pendant le week-end.

– N'importe quoi, marmonna sa mère en interrompant l'échange.

Elle venait d'apercevoir Paul et Lazare franchissant au coude à coude le porche de l'école. Elle klaxonna trois fois pour se signaler à eux, ajoutant une autre infraction à son actif.

– Vite, vite ! leur cria-t-elle par la vitre ouverte. Je suis mal garée !

Les deux garçons s'engouffrèrent à l'arrière de la vieille 406, jetant cartables et blousons à leurs pieds.

– Mais maman ! s'écria Paul. T'as pas pris Bidule ?

– C'est gentil de me demander de mes nouvelles.

Cela faisait une semaine que Louise n'avait pas vu son fils, et la première chose dont il s'enquêrait, c'était de son hamster.

– Oui, mais Bidule, il va pas rester tout seul? insista Paul.

– Pour l'instant, il est avec ta sœur.

Ce week-end chez Sauveur s'annonçait tumultueux. Il était peut-être encore temps d'y renoncer.

– On va passer rue de la Lionne, dit Louise en déboîtant.

Pour quelques jours encore, les Rocheteau vivaient dans leur ancienne maison, mais au milieu des cartons, car le déménagement se profilait. Dans un monde idéal, au cinéma par exemple, ou dans un des univers parallèles chers à Gabin, Louise et ses deux enfants se seraient installés chez les Saint-Yves, où ils auraient vécu heureux tous ensemble pour toujours. Dans la vraie vie, Louise, dont les ressources financières s'amenuisaient depuis son divorce, avait dû louer un F3 pour elle et ses enfants.

– Je suis très content que vous passiez le week-end à la maison, dit alors Lazare, qui pouvait à volonté imiter le ton apaisant de son papa.

La tension baissa d'un cran. Mais Louise ne tarda pas à penser que Sauveur avait bien élevé son fils tandis qu'elle-même était une catastrophe éducative. Elle avait beau être amoureuse de Sauveur, elle avait en permanence peur d'être jugée par monsieur Saint-Yves, psychologue clinicien. Elle s'efforçait donc de lui offrir une surface

lisse et parfaite, celle d'une jolie, élégante et spirituelle journaliste à *La République du Centre*, assumant sa vie de femme divorcée. Jusqu'à ce jour, elle avait fait illusion. Le problème, c'était Alice.

Sauveur avait espéré finir sa journée de consultations à 18 heures pour accueillir Louise et les enfants. Mais Alex et Charlie s'étaient rajoutées à son planning à la dernière minute. Comme leurs prénoms ne l'indiquaient pas, Alex et Charlie était deux femmes.

– Bonsoir ! Ça fait plaisir de vous revoir, les salua Sauveur. J'ai regardé sur mon agenda quand vous êtes venues pour la dernière fois. C'était en mai. Vous alliez vous marier.

Pendant trois mois, il n'avait été question que du mariage durant les séances. Comment les autres allaient-ils le prendre ? Qu'est-ce que Saint-Yves en pensait ? En tant que psychothérapeute ? En tant qu'homme ? Fallait-il s'attribuer un rôle, Alexandra en robe blanche, Charlie en costume-cravate ? Et pourquoi, mais vraiment pourquoi les deux grandes filles d'Alex, Lucile, 17 ans, et Marion, 14, le vivaient-elles si mal ? Est-ce que ce ne serait pas mignon si la petite dernière d'Alex, Élodie, 5 ans, était demoiselle d'honneur ?

– On s'est pacsées au mois de juillet, dit brièvement Alex, comme pressée de tourner la page.

Il n'y avait pas eu de cérémonie. Un petit passage chez le notaire. Des papiers à signer. Et pas vraiment de fête, juste un repas au restaurant avec quelques copines.

- Le mariage n’apporte rien de plus, décréta Charlie.
- Même pour l’adoption, ça n’augmente pas les chances des couples gays, renchérit Alex.

Charlie posa la main sur le bras de sa compagne comme pour la dissuader d’aller plus loin.

- Il ne s’agit pas d’adopter.

Charlie, autrement dit Charlotte, était sa cadette d’une quinzaine d’années. Elle cultivait le look bad boy, piercings, tatouages, santiags, tandis qu’Alexandra, un peu trop maquillée, épilée et bronzée, était une publicité pour son cabinet d’esthéticienne.

Après le mariage qu’elle avait réclamé, presque exigé, avant d’y renoncer sans beaucoup d’explications, Charlie à présent réclamait, exigeait un enfant.

- Vous en pensez quoi, vous, de l’homoparentalité ? demanda-t-elle à Sauveur, avec l’air de s’attendre à quelque énormité bien-pensante.

- Elle existe.

- C’est-à-dire ?

- C’est-à-dire qu’il y a des parents homosexuels, qu’il y a toujours eu des parents homosexuels. Ce n’est pas une grande nouveauté.

- Oui, mais ils ont dû se marier pour avoir des enfants et cacher leur homosexualité, riposta Charlie.

Sauveur fit un geste en direction d’Alexandra. Elle ne s’était pas mariée, elle n’avait rien caché, elle avait trois enfants et, vivant en couple avec une femme, elle pouvait être considérée comme un parent homosexuel.

– Alex, c’est particulier, bougonna Charlie. Mais moi, par exemple, la société française me refuse le droit à l’IAD.

Sauveur acquiesça : la législation française réservait en effet l’insémination artificielle avec donneur aux couples hétérosexuels. Les deux jeunes femmes évoquèrent alors la possibilité d’aller en Belgique ou en Espagne, où la législation était différente. Mais ça coûtait cher, les voyages, le séjour, les frais d’hospitalisation, et les échecs à prévoir. La parole rebondissait de l’une à l’autre, et Sauveur eut l’impression de revivre les séances où il n’avait été question que du mariage. Les obstacles, les préjugés, le qu’en-dira-t-on, la société. Et pourquoi, mais vraiment pourquoi les deux grandes filles d’Alexandra le prenaient-elles si mal ? Et ne serait-ce pas mignon si Élodie avait une petite sœur ou un petit frère ? Puis Charlie voulut à tout prix l’avis du psy.

– Vous n’avez pas l’air convaincu, ça se lit sur votre figure. Vous pensez que ça sera mauvais pour l’enfant d’avoir deux mamans, c’est ça ? Il ne pourra pas faire son complexe d’Œdipe ?

– On manque de recul pour en juger, lui répondit-il, mais il semblerait que les enfants ayant deux parents du même sexe n’ont pas plus de problèmes que les autres. Pas moins non plus, d’ailleurs.

Il voulait faire cesser ce petit jeu de provocation vis-à-vis de lui, qui empêchait les deux jeunes femmes de se poser les bonnes questions.

– Avez-vous décidé qui porterait cet enfant? leur demanda-t-il.

Alexandra ouvrit la bouche, mais Charlie fut plus rapide :

– Alex. Je veux un enfant d’Alex. Le problème, c’est de trouver un géniteur. Enfin, un donneur. On a regardé sur un site spécialisé, mais le risque, c’est de tomber sur un dingue ou un pervers. Ou sur quelqu’un qui voudra reconnaître l’enfant et avoir des droits. Et ça, il n’en est pas question.

Sauveur se demanda quelle allait être l’étape suivante. Oh, je sais, songea-t-il, elle va me demander d’être le donneur.

– L’inconvénient avec l’insémination en clinique, poursuivit Charlotte, c’est que les médecins sont normatifs, eux aussi. Si on est blonde aux yeux bleus, ils cherchent un donneur de type nordique. Moi, je m’en fous de ça. Si c’est un donneur qui est très éloigné de notre type physique, à Alex et moi, s’il est... Pourquoi vous riez?

– Non, non, je ne ris pas.

Au fur et à mesure de la séance, Alexandra était devenue silencieuse. Cette jeune femme est triste, se disait Sauveur tout en écoutant sa compagne. Ou anxieuse. Il cherchait ce qui se dégageait d’elle. Le mot juste.

– Vous avez l’air... perdue, Alexandra.

Elle leva vers lui des yeux brouillés de larmes. Tout était allé si vite dans sa vie. Dans une embardée amou-

reuse, comme on donnerait un coup de volant, elle avait quitté la voie toute tracée de femme et de mère et elle était partie dans le décor.

– Par moments, dit-elle, j’ai l’impression que je suis dans un rêve, que je vais me réveiller. Je vais retrouver ma vie d’avant. Je n’étais pas heureuse, mais... c’était moins compliqué.

Sauveur crut que Charlie allait se mettre en colère, qu’elle ferait une scène de jalousie sur le thème : « Ah bon, tu regrettes Nicolas ? » Mais non, elle resta muette.

– Peut-être avez-vous besoin de mûrir encore un peu votre projet d’enfant ? dit-il, l’air de ne pas y toucher. C’est comme pour le mariage...

– Oh, c’est bon, votre petit ton ironique, dit soudain Charlie, la voix meurtrie. Il n’y a pas eu de mariage, et il n’y aura pas d’enfant, c’est ça, le sous-entendu ? Comme je n’ai pas de travail, ça fait un tout. Et ça s’appelle une vie ratée.

– Je suis désolé si c’est ce que vous avez entendu.

Il eut peur d’avoir rompu avec elles l’alliance thérapeutique, mais Alexandra lui demanda un rendez-vous pour le vendredi suivant. Au moment de les quitter, il tendit la main vers Charlie, qui lui tourna le dos tandis qu’Alexandra faisait une petite mimique pour qu’il excuse son amie.

– Ouch, souffla-t-il quand elles eurent passé la porte. Je crois que j’ai merdé !

D’une façon générale, ce vendredi n’avait pas été

brillant. Il avait eu l'esprit trop occupé par sa propre VP. La question qu'il avait posée à Charlie valait d'abord pour lui. Peut-être avait-il besoin de mûrir son projet de famille recomposée ?

– Je le sens pas, ce week-end, fit-il entre ses dents.

Il n'avait même pas envie de passer la porte-frontière entre ses deux vies. Il s'accroupit devant la cage de madame Gustavia, qui mangeait peu depuis quatre jours. Sauveur hésitait sur les causes de cette perte d'appétit : soit le stress de sa rencontre avec Sauvé, soit la rondelle de saucisse Herta. Il tapota la grille dans l'espoir de réveiller le petit hamster qui roupillait devant sa maison. Madame Gustavia eut un frémissement de moustache.

– Tu veux qu'on te foute la paix, hein ? lui dit-il, tout en songeant qu'il devrait arrêter de se projeter dans les autres, qu'ils aient deux ou quatre pattes.

Attrapant la cage par la poignée, il quitta son cabinet de consultation, remonta le couloir, et entra d'un pas décidé dans la cuisine, où il pensait retrouver Louise et les enfants. Mais la cuisine était déserte, tout comme la véranda.

– Louise ? appela-t-il. Lazare ?

Il grimpa lestement à l'étage, ouvrit la porte de son bureau.

– Lou... Gabin ?

Le garçon était sur le canapé, son ordinateur portable sur les genoux.

– Tu n'es pas rentré chez toi ? s'étonna Sauveur, qui

avait encore la naïveté de croire qu'un ado faisait ce qu'on lui demandait.

– Ils sont arrivés, les autres ? dit Gabin de sa voix la plus apathique.

Déboussolé, Sauveur regarda autour de lui et, apercevant son vieux Nokia posé sans grande précaution sur le bord de son bureau, alla vérifier ses messages. Mais Louise n'avait pas appelé.

– Où est-ce qu'ils sont passés ? s'interrogea-t-il à voix haute. Ils doivent traîner rue de la Lionne...

– ... ou ils ont été aspirés dans un univers parallèle, suggéra Gabin sans quitter des yeux son écran.

Sauveur eut envie de lui jeter son téléphone à la tête, mais il en avait besoin pour joindre Louise.

– Ah, j'allais t'appeler ! fit la voix de l'autre côté.

La brève montée d'angoisse descendit aussitôt, faisant place à de l'agacement.

– Mais qu'est-ce que vous fabriquez ?

Louise se lança dans une explication emberlificotée, d'où il ressortait qu'Alice ne voulait plus venir chez les Saint-Yves. Mais sa mère ne voulait pas davantage la laisser toute seule pour le week-end. Donc, elle avait essayé de joindre son ex, Jérôme, pour négocier le retour d'Alice chez lui. Mais elle était tombée sur le répondeur de son portable.

– Pour ce soir, conclut Louise, le plus simple, c'est que tout le monde dorme rue de la Lionne.

– Tout le monde ? répéta Sauveur, interloqué.

– Je veux dire, moi et les enfants. Demain, je viendrai chez toi avec les garçons et Alice ira chez son père.

Louise était à deux doigts de craquer.

– Essaie de passer une bonne soirée, la réconforta Sauveur, car il avait perçu la tension dans le fil de sa voix. Est-ce que je peux dire un mot à mon fils ?

Il entendit l'appel de Louise : « Lazare, Lazare ! », qui résonnait étrangement dans cette maison à demi vidée de ses meubles, et son cœur se serra. Il avait envie d'avoir son fils là, tout de suite, devant lui. Sa petite tête bouclée. Ses grands yeux gris clair.

– Papa ? fit une voix essoufflée. Oh, c'est trooop bien ! Bidule, il a peur de rien. De rien ! On peut le prendre dans les mains, le mettre dans sa poche. Il ne mord pas. C'est Paul qui l'a dressé !

– Super, fit son père. Et dis-moi, tu n'as pas de brosse à dents pour ce soir ?

– Non mais ça va. Et Bidule...

Il ne fut plus question que des exploits du hamster, puis Lazare planta son père sur un simple « Salut ! Y a Paul qui m'appelle ! ». Sauveur fit entendre le petit tchip aspiré par lequel, en bon Antillais, il exprimait parfois son mécontentement.

– McDo ? proposa Gabin de son ton détaché.

Sauveur restait au milieu de la pièce, un peu stone, le portable serré dans son poing droit, essayant de trouver un angle comique à sa situation. Il avait redouté une soirée

agitée « en famille » et il se retrouvait avec Gabin, qui n'était pas censé être là et se payait sa tête en fredonnant : « *C'est si doux, le rendez-vous, hou, hou, Châteauneuf, Gigondas, c'est si bon quand on s'embrasse...* »

Une fois attablé devant son hamburger, Sauveur chercha comment rompre le silence. Gabin était de l'espèce taciturne, et en dehors de quelques vanes on n'en tirait pas grand-chose. Malheureusement, Sauveur retombait toujours sur les deux mêmes sujets de conversation.

– Ta mère, commença-t-il.

Il vit le dos de Gabin qui s'arrondissait tandis qu'il mordait dans son Big Mac.

– Elle a accepté de reprendre son traitement, poursuivit Sauveur tout en se demandant si c'était une bonne idée d'en parler. Je pense qu'en fin de semaine prochaine tu pourras lui rendre visite.

– Cool.

Se sentant dans une impasse, Sauveur tenta l'autre sujet de conversation.

– Tu as du travail pour lundi ? En français ?... Tu devrais au moins travailler le français... Pour le bac... Non ?

– C'est quoi, cette persécution ? ronchonna Gabin.

De retour à la maison, Sauveur alla dans son cabinet de consultation prendre son livre psy du moment pour le lire au lit. *Prozac Nation : avoir 20 ans dans la dépression*. Comme il remontait à l'étage des chambres, il aperçut Gabin qui l'attendait sur le palier.

– Un problème ?

Gabin toqua à une porte qui était toujours fermée à clé.

– Y a quoi là ?

– C’est l’escalier qui conduit au grenier.

– On peut y aller ?

– Aller au grenier ? fit Sauveur qui, même dans les échanges quotidiens, usait de reformulation plutôt que de répondre aux questions.

– Je sens l’Aventure, chuchota Gabin, le ton mystérieux et l’index pointé vers le ciel.

Sauveur, qui avait étudié la caractérologie durant ses études, croyait être un « secondaire », c’est-à-dire quelqu’un qui médite sur le passé, anticipe l’avenir et réfléchit au présent. En réalité, il y avait en lui quelque chose d’impulsif. Sans discuter davantage, il alla donc chercher dans un tiroir la clé du grenier. Elle était lourde, rouillée, de facture grossière, mystérieuse en effet. Il la tourna dans la serrure, mais dut donner une poussée de l’épaule pour que la porte consente à s’ouvrir.

– Je suis venu là une fois, commenta-t-il en cherchant l’interrupteur. Quand j’ai visité la maison avec le type de l’agence immobilière.

Par chance, l’ampoule, qui pendait à un fil nu, fonctionnait encore.

– Tu fais attention, dit-il en s’aventurant dans l’escalier. Il y a des marches en mauvais état.

– À mon avis, dit Gabin, qui venait d’éviter de justesse un trou dans une latte, on ne va pas en sortir vivants.

Le plafond était bas dans l'escalier en colimaçon, mais une fois parvenu au grenier, Sauveur put déplier son mètre quatre-vingt-dix. C'était un vaste espace au toit cathédrale. Les locataires précédents y avaient déversé ce bric-à-brac d'objets détériorés dont on ne parvient pas à se séparer, un vélo d'appartement sans pédalier, des étagères Ikea auxquelles manquaient des planches et des vis, un lit d'enfant au sommier défoncé, un magnifique téléviseur des années 1960, un confortable fauteuil club, hélas sur trois pieds, etc.

– C'est sans intérêt, dit Sauveur, pressé de repartir, car la poussière lui grattait la gorge.

– Je peux juste vous demander un truc ? Si je m'installais là ?

– T'installer là ?

– Genre ça serait ma chambre.

Sauveur cligna des yeux, non parce qu'il donnait son consentement, mais parce qu'il était allergique à la poussière.

– On en discute à l'extérieur.

– Oui mais sur le principe ?

– En fait, réalisa soudain Sauveur, tu m'as amené ici dans un but précis. C'était prémédité. Donc, contrairement aux apparences, ça t'arrive de penser.

– Damned, je me suis trahi... Alors, c'est oui ?

Sauveur secoua la tête en soupirant, ce que Gabin interpréta – à juste titre – comme un acquiescement. Cool.

Le lendemain, samedi, Gabin se leva aux petites heures du matin. Tout étant relatif, il était quand même 11 heures et quart. Ayant conservé la clé du grenier, il y retourna et chercha l'emplacement idéal pour sa chambre à coucher. Il tira un vieux matelas, certainement grouillant d'acariens, sous l'unique lucarne. Des couvertures moisies, qui avaient recouvert de la vaisselle ébréchée, reprirent du service en tant que literie. Une étagère Ikea basculée sur le flanc fournit l'indispensable table de nuit. Enfin, dans un coin du grenier où un locataire bricoleur avait entassé le surplus de ses trésors, Gabin découvrit une immense rallonge électrique, qu'il brancha à l'unique prise en fonctionnement au bas de l'escalier. Il déroula le fil tout le long du colimaçon jusqu'à sa chambre à coucher et put recharger son portable. Les envahisseurs pouvaient débarquer. La survie de Victor, l'enfant sauvage de l'Aveyron, était assurée.

\*  
\* \*

Rue de la Lionne, Lazare et Paul avaient fait preuve de tant de gentillesse, d'humour, et d'une vision générale de l'existence, à base de hamsters, tellement enthousiaste que Louise avait passé une très bonne soirée... ou aurait passé une très bonne soirée, n'était la tête d'enterrement d'Alice. Le front baissé, des cheveux dans les yeux, le poing sur la bouche pour s'interdire toute tentation de communiquer.

Le lendemain, Louise s'était vue dans l'obligation de demander un service à son ex-conjoint. Jérôme avait d'abord répété en boucle au téléphone : « C'est ton tour, c'est ta semaine... C'est ta semaine, c'est ton tour... » jusqu'à ce que Pimprenelle intervienne :

– Moi, ça me dérange pas qu'Alice vienne pour le week-end.

Louise avait été secourue par celle qui lui avait soufflé son mari, ce qui avait achevé de la démoraliser.

– Ça ne t'ennuie vraiment pas ? fit Jérôme après le coup de fil, surpris de l'attitude conciliante de sa jeune femme.

– Si ton ex a envie de s'envoyer en l'air avec son psy, on va pas l'empêcher.

Jérôme regretta d'avoir parlé de Saint-Yves à Pimprenelle. Il l'avait croisé un jour rue de la Lionne, et il avait compris que c'était le boyfriend de son ex-femme. C'était Jérôme qui avait quitté Louise, mais il n'avait jamais envisagé qu'elle referait un jour sa vie sans lui. Sans se l'avouer, il était jaloux.

Quand Alice arriva chez son père au milieu de la matinée, celui-ci était déjà sorti promener Achille dans sa poussette. C'est donc à Pimprenelle qu'Alice demanda l'autorisation d'utiliser l'ordinateur du salon. Trois mois plus tôt, Alice avait découvert les vidéos des « youtubeuses beauté » et elle s'en gavait. Elle cherchait inlassablement la recette, le secret, la formule magique qui lui permettrait de ne plus avoir ces boutons sur le front et autour de la

bouche, qu'elle cachait derrière un rideau de cheveux ou masquait de la main. C'était un tourment de tous les instants, mais elle n'en parlait à personne. Quand elle était seule dans sa chambre, le soir ou même la nuit, elle suivait les conseils qu'elle avait récoltés sur Internet. Elle avait testé l'argile verte, qui lui avait laissé des plaques d'allergie pendant une semaine, le masque au sel marin, qui lui avait boursoufflé les paupières au point qu'elle pouvait à peine ouvrir les yeux le lendemain, puis le gommage au sucre fait maison, le tire-comédon, le yaourt, la tomate, la banane, le peroxyde de benzoyle, l'Hexomédine transcutanée. Et les boutons poussaient, fleurissaient, s'épanouissaient, se multipliaient. Alice devenait de plus en plus maussade, quasi désespérée.

Cet après-midi-là, elle cliqua sur **Mon combat contre l'acné**. 622 891 vues.

– Bonjour tout le monde, bienvenue sur mon vlog, alors, aujourd'hui, je vous parle d'un truc qui vous empoisonne la vie à toutes... et à tous parce que c'est aussi pour les garçons, fit une jeune fille sur l'écran. Je veux parler... heu... des boutons. Là, bon, moi, heu, ça va, parce que je me soigne et j'ai mis du fond de teint. Mais il faut que vous sachiez que j'ai vraiment, mais alors vraiment, connu la galère avec l'acné.

Alice écarquilla les yeux. La jeune fille avait une peau parfaitement lisse, et comme le disaient ses fans dans les commentaires, elle était trooop belle ♥♥♥ et on voulait toutes lui ressembler ☺☺☺!!!

– Pour avoir une peau tip top, poursuit la youtubeuse, il faut vraiment, mais alors vraiment, bien bien se nettoyer la figure le soir à l'eau chaude en faisant des petits massages, heu, circulaires, là, je vous montre pas parce que j'ai mon fond de teint et ça va être le massacre...

La demoiselle parla encore pendant cinq minutes pour ne rien dire, mais Alice, le crayon à portée de main, attendait la révélation du jour, car en dépit de sa dizaine d'expériences malheureuses, elle avait toujours la foi. Quand la youtubeuse beauté présenta à la caméra, d'ailleurs très mal réglée, différents produits « spécial acné », Alice nota à l'arrache : Juvental, Clearance, Exfoliol. Tout son argent de poche allait y passer.

– Ah, toi aussi, tu regardes Enjoy Yourself, fit une voix derrière elle. Comment ça m'a trop choquée qu'elle casse avec Idris ! Ils allaient vraiment bien ensemble, tu trouves pas ?

C'était Pimprenelle, celle qu'Alice appelait tantôt « ma moche-mère », tantôt « cette grosse conne ». Sans rien répondre, elle arrêta la vidéo.

– Tu regardais son post sur l'acné ? reprit Pimprenelle sans se décourager. Moi, j'ai un truc super contre les boutons.

« Truc super contre les boutons » était le sésame pour ouvrir le cœur d'Alice. Elle se tourna vers Pimprenelle.

– C'est quoi ?

– Du dentifrice.

Alice haussa les épaules.

– Je te jure ! insista Pimprenelle. Moi, quand j’ai mes règles, à tous les coups, j’ai deux gros boutons qui sortent, mais avec du pus, tu vois ? On les sent sous la peau avant qu’ils sortent, c’est rouge, ça fait bien mal. Alors, là, tout de suite, je mets du dentifrice pour les dessécher.

– Comme avec l’Hexomédine ? fit Alice, le ton passionné.

– L’Hexomédine, j’ai essayé, ça pue l’alcool, que là, le dentifrice, ça sent la menthe, et ça marche plus mieux...

Elle se mit à rire comme une gamine.

– « Plus mieux »... Comment je cause trop bien !

D’ordinaire, l’immaturité de Pimprenelle horripilait Alice, qui ne comprenait pas que son père se soit entiché d’elle. Mais soudain elle découvrait une copine, une complice, quelqu’un à qui elle allait pouvoir parler de ses problèmes de boutons sans se taper la honte. Bien que l’une ait le double d’âge de l’autre, elles avaient les mêmes soucis, elles regardaient les mêmes vidéos, elles utilisaient les mêmes expressions. Sans y prendre garde, Alice en vint à lui parler de sa mère et se plaignit de ce qu’il n’y en avait que pour Paul à la maison. Paul envahissait tout le terrain, avec son copain Lazare et leurs histoires de hamsters !

– Lazare, l’interrompit Pimprenelle, c’est le fils du boyfriend de... ?

Alice fit un simple signe de tête. Quelque chose en elle résistait à la confiance. Ou à la trahison.

– Tu le trouves comment, le copain de ta mère ? lui demanda Pimprenelle, les yeux luisants.

– Tu sais qu’il est black ? laissa échapper Alice.  
– Ton père m’a dit. C’est un beau mec... Il paraît ?  
– Je sais pas. Peut-être. De toute façon, je le connais pas vraiment. On est allés au bowling avec lui une fois. Et puis aussi un dimanche au Courtepaille pour les 38 ans de maman.

Alice porta la main à sa bouche et sentit sous ses doigts un gros bouton.

– Ne le fais pas péter, lui conseilla Pimprenelle. Après, ça fait une cicatrice.

Puis elle la relança sur Saint-Yves.

– Comment c’est chez lui ? Tu auras ta chambre comme ici ?

– Mais j’irai pas chez lui ! se révolta Alice.

Dormir chez Saint-Yves, dormir chez cet homme qui dormait avec sa mère ? Jamais.

– Je te comprends, dit Pimprenelle. À l’âge qu’elle a, ta mère devrait se calmer.

Sans se douter de l’alliance qui se nouait dans son dos, Louise, en dépit de son grand âge, se préparait à rejoindre son amoureux et veillait même aux finitions, les boucles d’oreilles assorties au bracelet, la petite touche parfumée et, dans sa valise rose fuchsia, une tenue de rechange tout aussi raffinée.

– Les garçons, vous êtes prêts ? On y va !

Tous trois entrèrent chez les Saint-Yves en passant par le jardin de la venelle. Les herbes folles y poussaient, les feuilles mortes s’entassaient au pied des arbres, mais des

rosiers non tuteurés, jaunes et pourpres, jetaient des notes de couleur éclatantes dans ce décor au charmant négligé. Sauveur était à peu près dans le même état de charmant négligé, pas rasé, en jean et pull troué.

– Ouch, fit-il à la vue de Louise endimanchée. Je ne te mérite pas !

Il s’apprêtait à l’embrasser quand il entendit derrière lui :

– Hou, hou, la belle petite femme skons ! Elle est si timide, elle sent qu’elle ne pourra pas me résister longtemps !

Sauveur pivota sur ses talons, et raflant sur la table de la cuisine ce qui s’y trouvait, à savoir les noisettes du jardin, il en bombardait Pépé le putois. Gabin déguerpit, entraînant Paul et Lazare à sa suite.

– Je sais ce que tu vas dire, anticipa Sauveur, faisant face à Louise. Mais Gabin ne fait pas ce qu’il veut chez moi. Il ne dormira pas dans le canapé-lit. Il s’est installé au grenier.

– Je vois, fit-elle, un peu narquoise.

– Tu vois quoi ?

– Quoi, « quoi ? »

À l’étage, Paul, Lazare et Gabin venaient de réunir les trois cages. Les trois hamsters, madame Gustavia, Bidule et Sauvé ensemble pour le week-end. Du jamais-vu sur Terre. Une extraordinaire conjonction astrale, dont il fallait profiter sans tarder. Madame Gustavia, qui avait inspiré quelque crainte à Sauveur, avait retrouvé la forme. Elle s’était même beaucoup agitée pendant la nuit.

- Elle va être contente de revoir son fils, prédit Paul.
- Heu... pas sûr, le tempéra Lazare.

Gabin, que les sentiments filiaux de Paul ravissaient, abonda dans son sens. Il semblait avoir oublié que Sauvé avait frôlé l'infarctus. Il ouvrit donc la porte des deux cages, qu'il accola pour que les deux hamsters passent de l'une à l'autre. En réalité, madame Gustavia et Bidule roupillaient, et les garçons, tambourinant sur les barreaux, n'obtinrent rien d'autre que de légers tressaillements d'impatience.

Cherchant un autre divertissement, ils allèrent visiter ce qui était déjà baptisé « le grenier de Gabin ».

– Des fois, on viendra te voir et on dormira là, fit Lazare d'un ton d'envie.

Gabin avait de grands projets.

– Je vais me mettre de la musique et réparer le fauteuil.

– Il faut peut-être aller voir si les hamsters sont réveillés ? s'inquiéta soudain Paul.

En effet, ils étaient réveillés. Madame Gustavia était dans la cage de son cher fils, pas du tout dans une posture combative. Bien au contraire, elle se tenait immobile, le derrière relevé, la queue dressée, tandis que Bidule tournait autour en la reniflant.

– Ils veulent jouer ? s'alarma Paul.

Soudain, Bidule passa à l'attaque et monta sur le dos de madame Gustavia.

– Oh là, on se calme ! dit Gabin, rigolant à moitié.

– Ils font l’amour! s’écria Lazare, comme si c’était vraiment la dernière chose à laquelle il fallait s’attendre.

– Mais c’est son fils! protesta Paul en reculant d’horreur.

Tous deux dévalèrent l’escalier en criant :

– Papa! Maman!

Sauveur les reçut dans ses bras.

– Qu’est-ce qu’il y a? Qu’est-ce qui vous arrive encore?

– Papa, dit Lazare, les hamsters, ils font l’amour.

– Mais c’est son fils, répéta Paul, et planté devant sa maman, il se boucha la vue avec les mains.

Du même auteur à l'école des loisirs

Collection MÉDIUM

*Ma vie a changé*

*Amour, vampire et Loup-garou*

*Tom Lorient*

*L'expérienceur (avec Lorris Murail)*

*Oh, boy !*

*Maîté coiffure*

*Simple*

*La fille du docteur Baudoïn*

*Papa et maman sont dans un bateau*

*Le tueur à la cravate*

*Trois mille façons de dire je t'aime*

*Sauveur & fils, saisons 1 et 3*

*Miss Charity* (illustré par Philippe Dumas)

*De grandes espérances*, de Charles Dickens

(adapté par Marie-Aude Murail et illustré par Philippe Dumas)

Collection BELLES VIES

*Charles Dickens*

La série des *Nils Hazard* :

*Dinky rouge sang*

*L'assassin est au collège*

*La dame qui tue*

*Tête à rap*

*Scénario catastrophe*

*Qui veut la peau de Maori Cannell ?*

*Rendez-vous avec Monsieur X*

© 2016, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier  
© 2017, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique  
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications  
destinées à la jeunesse : novembre 2016

ISBN 978-2-211-23281-4